

MAUVAISES FILLES

UN FILM DE
ÉMÉRANCE DUBAS



FONDATION
DES FEMMES

RENDEZ-VOUS
majuccale
Association de Défense des Droits de l'Enfant

le planning familial

Collectif
féminisme

Solidarité
femmes 3919

nous
toutes



SÉLECTION OFFICIELLE
LONGS MÉTRAGES FRANÇAIS



MAUVAISES FILLES

UN FILM DE
ÉMÉRANCE DUBAS

DOC • 2022 • France • 71 min • 1.85 • 5.1 couleur

EN SALLE LE 23 NOVEMBRE



ARIZONA DISTRIBUTION
18 rue des cendriers
75 020 Paris
09 54 52 55 72

INFOS ET MATÉRIEL DE PRESSE DISPONIBLES : WWW.ARIZONADISTRIBUTION.NET

**RÉSEAUX ASSOCIATIFS ET
RP DIGITALES**
Ophélie Rebelo
ophelierebelo@gmail.com
06 17 83 87 54

RELATIONS PRESSE
Ciné Sud Pomotion
Claire Viroulaud
06 87 55 86 07
claire@cinesudpromotion.com



SYNOPSIS

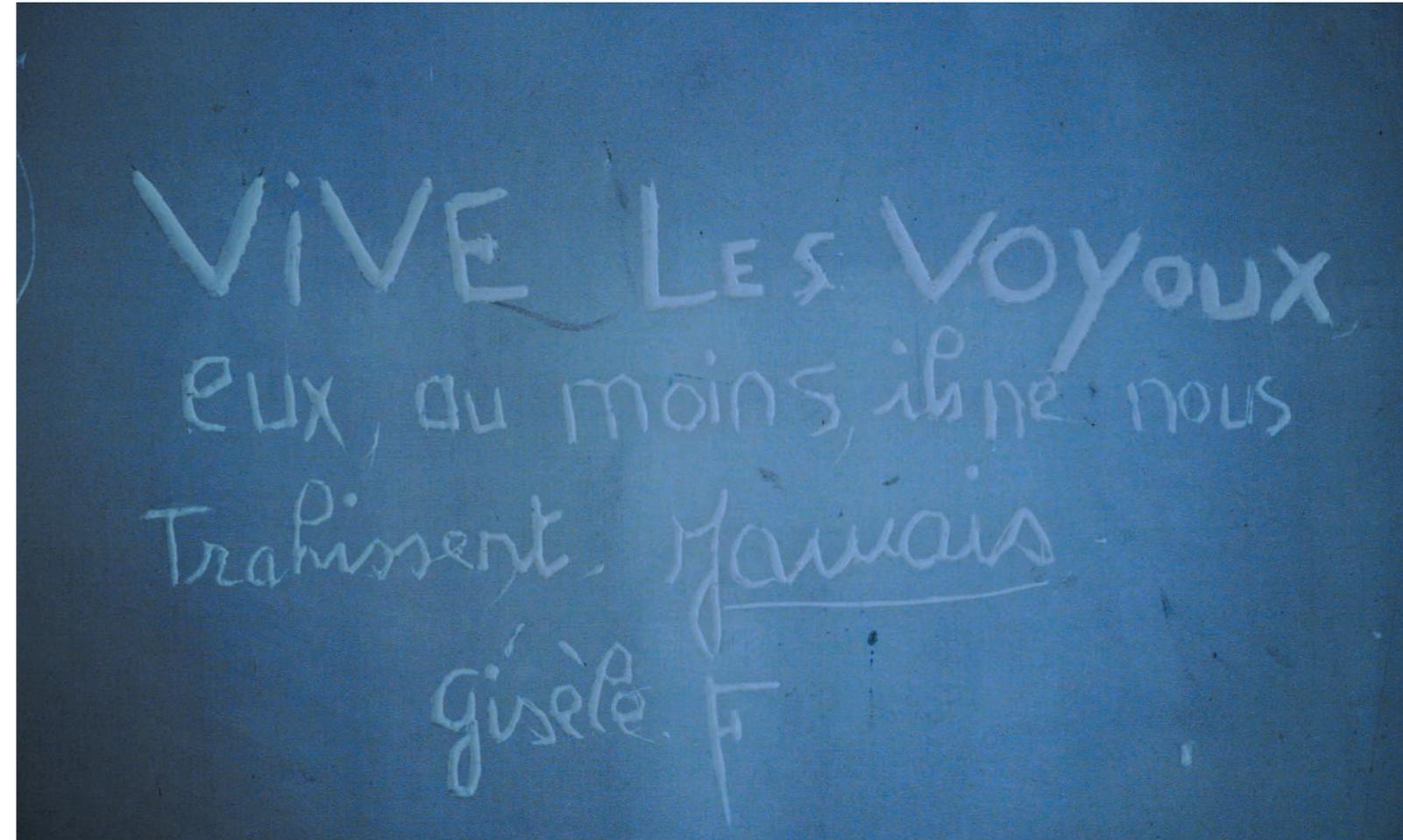
Insoumises, rebelles, incomprises ou simplement mal-aimées. Comme tant d'autres femmes, Édith, Michèle, Éveline et Fabienne ont été placées en maison de correction à l'adolescence.

Aujourd'hui, portée par une incroyable force de vie, chacune raconte son histoire et révèle le sort bouleversant réservé à ces « mauvaises filles » jusqu'à la fin des années 1970 en France.

LE BON PASTEUR

La congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur est fondée à Angers en 1829 par sœur Marie-Euphrasie Pelletier, puis agréée en 1835 par le pape Grégoire XVI. Le Bon Pasteur connaît un succès phénoménal, essaimant partout en France, en Europe et en Amérique. Au milieu du XX^e siècle, la communauté recensera près de 350 maisons dispersées à travers le monde. Pendant des décennies, cette institution religieuse se donne pour mission d'accueillir les filles en détresse, celles que l'on qualifie de « filles perdues », de « filles-mères », ou de « mauvaises filles ».

Implanté sur tout le territoire français, le Bon Pasteur jouera un rôle majeur aux lendemains de la Seconde Guerre lorsque naît en France la justice des mineurs avec l'ordonnance du 2 février 1945. Désormais, l'éducation surveillée est distincte de l'administration pénitentiaire. C'est une avancée. Mais dans les faits, l'application de l'ordonnance de 1945 montre une différence de traitement entre les filles et les garçons. Tandis que l'État envoie ces derniers dans des internats publics, il place en priorité les filles dans des établissements religieux dans le but de garantir leur bonne conduite. Le corset moral est tel que les filles qui ne répondent pas à la norme prennent le risque d'être enfermées par le juge des enfants ou par leurs familles au Bon Pasteur ou dans d'autres congrégations religieuses comme le Refuge de la Charité.



ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

Quelle est la genèse de *Mauvaises Filles*, votre premier long métrage documentaire ?

Mauvaises Filles s'est littéralement imposé à moi. Je devais faire ce film.

À l'époque, je réalisais des portraits d'artistes dans la continuité de ma formation en Histoire de l'art. Je m'en suis détournée pour me consacrer à ce projet documentaire et le faire exister coûte que coûte. Mais je n'aurais jamais pensé qu'il me faudrait sept années pour y parvenir ! Long est le chemin pour raconter ce qui hante une société. En fait, tout a commencé grâce à ma rencontre avec l'historienne Véronique Blanchard. Elle rédigeait alors sa thèse de doctorat - « Mauvaises filles :

portraits de la déviance féminine juvénile (1945-1958) » soutenue en 2016 et publiée en 2019 sous le titre *Vagabondes, voleuses, vicieuses*. En prenant connaissance de ses travaux, j'ai immédiatement cherché à mettre en lumière ces invisibles de l'Histoire sur grand écran.

Que connaissiez-vous alors des maisons de correction pour jeunes filles, et du Bon Pasteur en particulier, avant de commencer à écrire votre film ?

Presque rien ! J'avais vu *The Magdalene Sisters*, le film de Peter Mullan qui traite d'un sujet similaire dans l'Irlande catholique des années 1960. Mais j'ignorais qu'en France, une multitude

de filles de la génération de ma mère avaient connu le même sort. J'ai donc été sidérée lorsque j'ai découvert le calvaire des filles mises au ban de la société derrière les hauts murs de la congrégation du Bon Pasteur. Même si j'ai grandi à Angers, la ville où se trouve la maison-mère de cette congrégation religieuse, personne n'en parlait dans mon entourage. Il s'agissait d'une histoire collective taboue. Un secret bien gardé qui avait eu raison de ces adolescentes. Une double injustice en somme puisque, face à la honte, les femmes n'avaient eu d'autres choix que de se taire.

Un silence que vient combler votre documentaire, puisqu'il ordonne son récit autour de la parole d'anciennes « mauvaises filles »...

Oui, c'est un film de paroles. Sur la parole. Au début, le projet n'attirait pas grand monde et a reçu peu de soutiens financiers. Un membre de commission m'a même demandé : « Est-ce que ces femmes racontent toutes la vérité ? » C'est précisément cette remise en cause de la parole des femmes qui les a empêchées de parler si longtemps ! Après 2017, j'ai observé un changement

du côté des institutions. Un regard intéressé. J'ai également senti que les protagonistes du film étaient prêtes. Elles ne se connaissaient pas, et aucune n'a évoqué le mouvement #MeToo explicitement, mais sans doute ont-elles perçu que la société allait enfin pouvoir les entendre. Je pense aussi qu'elles n'avaient plus rien à perdre. Elles savaient qu'au crépuscule de leur vie, c'était le moment ou jamais de rétablir la vérité et de faire elles-mêmes le récit de leur jeunesse. Durant tout le processus d'écriture, je me suis beaucoup interrogée sur la manière de mettre en scène leur parole de sorte que le spectateur soit en mesure d'écouter les violences subies au sein de la sphère familiale et institutionnelle. J'ai imaginé des situations propres à chacune. Par exemple, lorsque je demande aux petites-filles de Michèle de lire son texte, c'est la transmission aux générations futures qui est en jeu.

Vous évoquez Michèle... Justement, qu'est-ce qui vous a décidé à filmer ces femmes, Michèle, Éveline, Fabienne et Marie-Christine ?

Ce sont avant tout de vraies rencontres. Disons qu'on s'est apprivoisées les unes

les autres ! Ce qui m'intéressait, c'était de travailler avec des femmes qui avaient fait un chemin intérieur leur permettant d'échapper à la colère sans pour autant se résigner. J'avais à cœur de recueillir leur parole, souvent inédite, mais je ne voulais surtout pas les enfermer dans les traumatismes du passé. Au contraire, je souhaitais montrer leur incroyable force de vie. Toutes ont tracé leur route, tant bien que mal. C'est la raison pour laquelle chacune d'elles suit un arc narratif qui, le temps du film, symbolise ce parcours personnel.

L'une d'entre elles, Édith, a un statut particulier. On ne la voit jamais mais sa voix nous guide lors d'une visite dans un établissement abandonné, pourquoi ce choix ?

La voix cristalline d'Édith m'a servi de guide, comme elle guide le spectateur. J'ai longtemps cherché un lieu pour incarner le vécu de ces femmes. Tout simplement parce que je voulais que le spectateur éprouve concrètement leurs récits. *Mauvaises Filles* est un film sur la mémoire et les traces émotionnelles. J'ai donc fait pas mal de recherches pour trouver ce lieu emblématique. La maison-mère du Bon Pasteur, à Angers, ne m'a pas autorisé à tourner. Le Bon Pasteur du Puy-en-Velay abrite maintenant l'Aide Sociale à l'Enfance et, à l'exception de la chapelle, les bâtiments ont été complètement réaménagés. Cela avait peu d'intérêt... Jusqu'au jour où j'ai entendu parler du Bon Pasteur de Bourges.

C'est elle, la maison abandonnée, à la fois immense et fantomatique, que vous filmez ?

Oui, une maison hantée en quelque sorte ! L'ancien site du Bon Pasteur de Bourges a été laissé à l'abandon pendant





une trentaine d'années et vient d'être vendu au profit d'un projet immobilier. Bientôt, les murs seront rasés et ce lieu qui s'étend sur plus d'un hectare en plein centre-ville aura complètement disparu.

En me rendant sur place, j'ai découvert un monde labyrinthique, aussi bien séparé de l'extérieur que divisé à l'intérieur. C'était un dédale de pièces et de couloirs aux peintures écaillées et aux portes entrouvertes, que je trouvais très cinématographique et que je désirais explorer. Aussitôt, j'ai ressenti le besoin qu'on me raconte ce lieu. J'ai donc mené une petite enquête qui m'a conduite à Édith ! Une femme très âgée à qui j'ai demandé de me décrire le chemin, depuis la porte d'entrée jusqu'à l'emplacement de son lit. Placée en 1933, Édith n'avait rien oublié de l'itinéraire qu'elle empruntait enfant. Tout était si précis dans sa mémoire qu'en traversant mentalement les espaces, elle m'a raconté la vie à l'intérieur de cet établissement.

Vous n'avez jamais eu de moment de doute, de déroute ?

Ça n'a pas toujours été simple. Au début de mes démarches, j'ai connu des

rétractations. Certaines femmes ont renoncé à prendre la parole par peur du qu'en-dira-t-on. Puis le projet a été interrompu par le confinement. Durant cette période, je suis restée en contact téléphonique régulier avec les protagonistes du film et une relation forte s'est nouée entre nous. Je connaissais leur histoire au moment du tournage. Je savais où j'allais. Et même si les journées ont été très intenses, car tout se jouait pour elles en présence de la caméra, elles m'ont fait confiance. J'ai une grande admiration pour ces femmes qui, à bien des égards, sont des survivantes. Il en faut du courage et de la détermination pour témoigner !

Une grande pudeur domine néanmoins votre récit jalonné d'ellipses. Pourquoi ?

La pudeur, je la prends pour un compliment ! Elle est même essentielle pour que le spectateur trouve sa place. C'est vrai qu'il y a beaucoup de sous-textes dans mon film. Tout ce que l'on devine, mais qui n'est pas dit. Durant sa fabrication, j'ai cherché la bonne distance pour accueillir une parole venue de loin et chargée d'émotion. Cela nécessite une concentration totale au tournage et une grande précision au montage.

Avec Nina Khada, la monteuse qui m'a accompagnée, nous souhaitons que le film soit le plus « droit » possible, sans fioriture et avec une certaine retenue. Je voulais atteindre une forme de simplicité, bien que le montage soit conçu comme un puzzle aux multiples résonances.

Puisque l'on parle de montage, la séquence où l'on découvre le mitard, avec ses murs couverts de graffitis, semble centrale dans votre récit...

Vous avez raison, c'est la scène pivot du film et aussi la seule séquence musicale. C'est le moment où le récit bascule : Éveline consulte son dossier de placement, Michèle dialogue avec sa fille et ses petites-filles... Pourquoi cette bascule ? Parce que le mitard est à la fois un lieu d'enfermement et de subversion. On peut y contempler des dessins gravés sur les parois, et y lire des messages d'amour ou d'encouragement adressés à la suivante. Dans cet isolement ultime, les graffitis expriment la solidarité qui pouvait exister entre les filles. Une sororité que les religieuses ont tenté d'empêcher par tous les moyens.

Est-ce à dire que *Mauvaises Filles* est un film politique ?

Oui, c'est même un film extrêmement politique ! Ce qui m'intéressait ici, c'était de montrer - sans jamais passer par un discours théorique - en quoi l'intime est politique. La honte, l'enfermement, l'humiliation, la maltraitance avaient pour objectif de contrôler les corps féminins. Ce qui était visé chez ces adolescentes qui ne répondaient pas aux normes de genre, c'était avant tout leur sexualité. Au travers de la rééducation des filles jugées « déviantes », le film raconte en creux la place des femmes dans la société française depuis la Seconde guerre mondiale jusqu'aux années 1970.

***Mauvaises Filles* est présenté partout en France, quel impact peut-on espérer ?**

Lors des avant-premières, les spectatrices viennent souvent me parler d'une histoire familiale qui concerne leur mère, leur grand-mère, une tante... C'est difficile d'accueillir correctement leur parole sans cadre et sans intimité. Si le film me semble pleinement accompli, l'histoire n'est pourtant pas terminée. J'aimerais poursuivre l'aventure,





en proposant à celles qui le souhaitent un enregistrement audio le lendemain des projections, à tête reposée. L'idée est de collecter une parole nationale et de créer un podcast retraçant une sorte de « géographie du Bon Pasteur », puisque cette institution existait dans bon nombre de villes françaises. Quel impact aura le film dans les salles ? Quel registre de paroles va-t-il de susciter ? Ce sont les questions que je me pose aujourd'hui.

Est-ce que les femmes que vous filmez ont vu le documentaire ?

Oui, elles l'ont vu. Elles étaient à la fois émues et fières. J'ai été impressionnée par leur réaction. Elles ont prononcé exactement les mêmes mots à l'issue du film : « c'est incroyable, on n'a pas le même âge, on n'était pas au même endroit et pourtant on raconte toutes la même chose ! ». Cela confirme ce qu'elles savaient déjà : la violence était systémique.



ÉMÉRANCE DUBAS

Née à Angers, Émérance Dubas vit et travaille à Paris en tant que réalisatrice et scénariste. Formée en Histoire de l'art, elle débute par des installations audiovisuelles et des portraits d'artistes : *Dolo, le dernier Dogon* (2002), *Poupées de lumière* (2008), *Retour à la base* (2011), *Buren dans la ville* (2014).

Mauvaises Filles est son premier long métrage. Initié en 2015, ce film documentaire occupe une place grandissante dans sa vie et marque un tournant dans son travail. Filmer la parole et interroger la place des femmes dans la société sont aujourd'hui au cœur de ses réflexions.

LES MAUVAISES FILLES

ÉVELINE

Née en 1947 à Voise (Eure-et-Loir), elle grandit dans une famille nombreuse. À l'âge de 15 ans, elle est envoyée par le juge des enfants au centre d'observation du Bon Pasteur d'Angers (Maine-et-Loire) avant d'entrer au Bon Pasteur du Mans (Sarthe). Son placement dure quatre ans de 1962 à 1966. Elle a trois enfants et travaille à Paris en tant que secrétaire pour un syndicat de salariés. Retraitée, Éveline vit aujourd'hui en Ille-et-Vilaine.



MICHÈLE

Née en 1940 à Roanne (Loire), elle grandit entre la France, l'Allemagne et le Maroc. À l'âge de 15 ans, elle est conduite par sa mère au Bon Pasteur du Puy-en-Velay (Haute-Loire). Son placement dure quatre ans de 1955 à 1959. Elle a trois enfants et assure la comptabilité de la manufacture d'orgues de son mari. Retraitée, Michèle vit dans le Vaucluse.

ÉDITH

Née en 1927 à Neuvy-sur-Loire (Nièvre), elle entre à l'âge de 6 ans au Bon Pasteur de Bourges (Cher) suite à la séparation de ses parents. Son placement dure 9 ans de 1933 à 1942. Édith a quatre enfants et exerça le métier de vendeuse en région parisienne. C'est sa voix qui nous guide à l'intérieur du Bon Pasteur de Bourges, dont les bâtiments sont à l'abandon depuis une trentaine d'années.



FABIENNE

Née sous X en 1956 à l'Hospice Saint-Vincent-de-Paul (Paris), elle est prise en charge par plusieurs institutions : au Nid à Cherbourg (Manche), puis aux Buissonnets à Saint-Étienne-de-Montluc (Loire-Atlantique). À l'âge de 14 ans, elle est envoyée par le juge des enfants au Refuge de la Charité de Toulouse (Haute-Garonne). Son placement dure quatre ans de 1970 à 1974. Elle a trois enfants et vit à Paris, où elle exerce le métier de directrice de casting pour le cinéma et la télévision.

MARIE-CHRISTINE

Née en 1948 à Nantes (Loire-Atlantique), elle grandit aux côtés de sa grand-mère. À l'âge de 15 ans, elle est envoyée par le juge des enfants au centre d'observation du Bon Pasteur d'Angers (Maine-et-Loire) avant d'entrer au Bon Pasteur d'Orléans (Loiret). Elle est ensuite transférée aux Dames Blanches à Nantes. Son placement dure trois ans de 1964 à 1967. Elle a deux enfants et exerce le métier d'animatrice sportive. Retraitée, Marie-Christine vit à Nantes.





ÉQUIPE TECHNIQUE

Scénario et réalisation ÉMÉRANCE DUBAS
Image ISABELLE RAZAVET
GERTRUDE BAILLOT
Son GRACIELA BARRAULT
VALENTINE GELIN
PASCALE MONS
Montage image NINA KHADA
Montage son JEAN-MARC DUSSARDIER
assisté de BAPTISTE SANGLA
Mixage MATHIEU FARNARIER
Étalonnage LIONEL DALBAN
Musique MAREK HUNHAP
Production FRÉDÉRIC FÉRAUD
LES FILMS DE L'ŒIL SAUVAGE



WWW.ARIZONADISTRIBUTION.NET

   Arizona Distrib.